

Traversée de la Manche récit de pierre LAVOIX (publié dans le journal *Le Marin* en mai 2000)

PIERRE LAVOIX est maintenant décédé, mais son fils a transmis au journal «Le Marin» des documents familiaux, dont un récit de la main même de son père.

Cette relation fidèle de l'épopée est confirmée par Jean-Paul Lavoix, aujourd'hui âgé de 74 ans « Pas un mot n'est à changer au récit de mon frère Pierre » dit-il: Sa précision montre que c'était une expédition mûrement préparée, et non une folle aventure. Il restitue l'atmosphère de cette époque où nous étions tous soumis à l'arbitraire des troupes d'occupation allemandes. C'est avant tout un sentiment de honte rageuse, après la défaite, qui nous animait. La réussite de cette mission ne nous a pas grisés; nous n'avions pas douté un instant et notre plus grande fierté fut d'avoir rejoint les Français libres du général De Gaulle et nos alliés anglais qui nous ont accueillis avec chaleur. Nous avons retrouvé nombre de jeunes, en majorité bretons, qui avaient pu s'échapper de France et qui, comme nous attendaient de participer à la Libération. ». Voici donc ce récit Inédit.

A la déclaration de guerre, raconte l'aîné des frères Lavoix, il y avait près de 10 ans que nous venions en famille passer nos vacances à Fort Mahon (Pas-de-Calais) et depuis des années nous étions locataires attitrés de Monsieur Clichet, villa « Ma Cazotte », boulevard Nord, ce qui nous valut d'être aussitôt les familiers de M. Echalié, grand amiral des flottilles de canoës de la plage. Fervents de la pagaie, nous ne craignons pas la mer et mon frère, dès l'âge de 7 ans, était déjà bleu connu des canoëistes sous le surnom de Mécanicas.

Grâce au repli du lycée de filles d'Amiens sur Fort Mahon, nous avons pu y continuer en sûreté nos études et y avons fait la connaissance des frères Richard, Fort Mahonnais de tout temps, dont l'aîné Christian était dans ma classe et le cadet Guy dans celle de ma sœur. Leur père, ingénieur civil de l'aéronautique, possédait les villas « La Terrasse» et « Côte d'Opale ».

Dès le jour de l'arrivée des Allemands, mon frère et moi avons senti s'éveiller en nous l'esprit de résistance. Le jour même, je faisais passer dans un yacht, à destination de l'Angleterre, huit soldats qui erraient en mer sur le bateau du pêcheur Bataille. C'est en ramenant d'au-delà de l'horizon le dit bateau à son propriétaire qu'a germé dans mon esprit l'idée de passer en Angleterre, en canoë, tandis que sous un déluge d'éclats de DCA, mes parents et Echalié, qui m'avait prêté un de ses canoës, me recueillaient éreintés mais satisfaits.

Je passe sous silence l'occupation à Fort Mahon, les dénonciations, les sorties nocturnes avec mon frère pour dérober des munitions et saboter certaines installations ennemies, ce qui s'est révélé sans intérêt et m'a confirmé dans mon désir de combattre plus utilement.

Cette opposition aux occupants était tellement notoire qu'un dimanche du printemps 1941, Pierre Lavoix, bien qu'adolescent fut arrêté, et joint à une colonne de déportés - dont il parvint à s'enfuir. Mais son idée, de traverser la Manche en canoë ne le quittait pas. De nombreux problèmes se posaient: la nécessité, d'être à trois pagaies pour augmenter la vitesse, de former une deuxième équipe pour s'aider en cas d'accident, choisir de bonnes conditions météorologiques, rassembler matériel et vivres nécessaires, connaître la direction et la force des courants, si variables en Manche, la surveillance des Allemands nombreux dans le secteur de Boulogne.

Mais longtemps l'état de la mer retarde le départ.

Jusqu'au mois de juillet 1941, noyés dans la masse des Allemands, il nous fut impossible de rien entreprendre, raconte Pierre Lavoix. Je n'avais que 18 ans et mon frère 15. Nous avons cependant étudié les conditions de la traversée, matériel, bagages, temps et entraînement nécessaire. Chaque jour, nous mettions de côté un morceau de sucre et un biscuit, nous nous entraînions au milieu des Allemands, en slip

Traversée de la Manche récit de pierre LAVOIX (publié dans le journal *Le Marin* en mai 2000)

comme eux (qui avaient volé des canoës dans les villas) et avons fabriqué voile, pontage en toile, sièges confortables pour une croisière difficile.

C'est alors que, fin juillet, tandis que le nombre des Allemands avait considérablement diminué, Christian Richard nous amena un Parisien de 17 ans, Reynold Lefebvre. Celui-ci, ayant entrepris de passer en Angleterre avec le fils d'un pêcheur, Lemaire, désirait entreposer dans notre cour le canoë canadien en bois qu'il venait d'acheter à l'état d'épave, et recourir à notre aide pour le remettre en état.

Complètement étranger à Fort Mahon, il était le fils d'un directeur d'école de Saint-Denis. Je lui fis part de notre idée identique à la sienne, mais nous ne pûmes nous mettre d'accord car il voulait partir du fond de la baie d'Authie, une très prochaine nuit et dans des conditions matérielles et d'entraînement qui le vouaient fatalement à l'échec. J'ai toujours considéré d'autre part qu'il était indispensable d'accomplir cette traversée avec deux équipes de trois pour avoir le maximum de chances et de sorte qu'un canoë puisse prêter main-forte à l'autre s'il était en difficulté.

Bien qu'il n'ait pas voulu entendre raison (nous n'étions que quatre pour deux canoës), je pris naturellement à coeur de remettre en état son bateau, ce qui prit plusieurs jours. Et je le laissai aller à sa folle expédition malgré les protestations de mon frère, qui me reprochait mon manque de cran. Heureusement le coéquipier de Reynold lâcha à la dernière minute et celui-ci revint à nous avec son canoë inutile. Alors commença un entraînement intensif; nous formions une superbe équipe quand les Richard se décidèrent à se joindre à nous. Je passe sous silence les nombreux refus et mille excuses de ceux que nous avons essayé d'emmener. Les Richard, au contraire, étaient de plus en plus pressés de partir et me reprochaient de prolonger un entraînement que je jugeais insuffisant et qui s'est avéré comme tel.

Cependant je venais de recevoir ma convocation pour aller passer la deuxième partie de mon baccalauréat à Lille et mon père avait décidé qu'à cette occasion nous rentrerions définitivement à Douai. Le vent était passé à

l'est, ce qui nous promettait du beau temps; je fixai le départ au 16 septembre et allai discrètement consulter des cartes de courants de mon ami Echalié pour établir nos horaires et itinéraires.

Je m'excuse de me mettre au premier plan, mais ma qualité d'aîné et mon expérience, peut-être mon ascendant sur les autres, m'ont valu d'être le chef de cette expédition que je me suis efforcé de préparer avec apparemment moins d'ardeur que les autres mais en m'attachant à mettre le plus de chances de notre côté et laissant le moins de place possible au hasard, quoiqu'en pensent certaines personnes qui n'hésitent pas à dire que nous sommes partis à l'aventure comme des fous. La seule inconnue pour moi était l'aviation allemande. J'avais oublié les vedettes il est vrai. Par sécurité, presque personne n'était au courant de l'expédition, en dehors de nous-mêmes. Le 16 septembre 1941, le vent passe à l'est. J'avais pu calculer les courants du jour sur les documents et fixai le départ à 21 heures, heure H.

À 20 h 45, mon frère et moi, avec nos paquets, sautons par la fenêtre du premier étage et trouvons Reynold à qui Mme Clichet vient de remettre une lettre pour la BBC. Il est prêt, son canoë aussi, comme le mien avec simplement vivres, eau potable, boussole, lampe de poche, casserole pour vider l'eau qui embarquerait. Un des canoës se trouve sur la plage, l'autre dans la cour de la villa. Arrivent aussitôt les deux Richard avec un barda hétéroclite (fusil, livres, costume n°1, que sais-je). Nous étions tous en short, pull-over, blouson et imperméable. Nous emportons au total dix kilos de pain, quinze litres d'eau, 250 grammes de rillettes, cent morceaux de sucre, quinze boîtes de biscuits, un fusil avec 45 cartouches en cas de mauvaise rencontre, des livres de classe, un réveil matin, deux boussoles, des lampes de poche, deux casseroles, des ceintures de sauvetage, une voile et des pagaies de secours par canoë...

Le fils du pêcheur ne paraît pas, bien qu'il ait semblé vouloir en être cette fois.

21 heures.

La patrouille habituelle passe sur la plage et, pour la relève et l'échange des consignes, va

Traversée de la Manche récit de pierre LAVOIX (publié dans le journal *Le Marin* en mai 2000)

monter au nid de mitrailleuses qui se trouve sur la dune la plus proche de "Ma Cazotte" à 200 mètres. Il faut partir sur leurs talons, la mer descend, le courant et le vent d'est nous écartent heureusement de la baie d'Authie, où la marée effacera nos pas sur la plage. Mes autres complices portent à la mer, qui est encore loin, le lourd canoë canadien de Reynold, dont le goudron que nous y avons dû appliquer n'a pas amélioré la ligne; puis trois d'entre eux reviennent chercher le mien et nous embarquons sans perdre de temps. Mon frère, Christian et moi d'une part, Guy et Reynold d'autre part.

Première alerte, se souvenait Pierre Lavoix (aujourd'hui décédé) :

« Les premiers coups de pagaie laissent d'énormes traînées horriblement phosphorescentes et d'un instant à l'autre nous sommes convaincus que les mitrailleuses vont crépiter. Il n'en est rien et nous nous écartons à toute allure, naviguant de conserve, pagayant avec rage à nous toucher tant la nuit est noire. Maintenant la mer se creuse, l'eau embarque. Là-bas derrière, on distingue la masse sombre des maisons ou nous devrions être bien au chaud, au lieu d'être aspergés par les vagues qui déferlent sans cesse sur nous. Puis nous prenons un cap un peu à gauche de la polaire car le point le plus proche de l'Angleterre est presque au nord-est à 90 km à vol d'oiseau, mais je sais que les courants nous empêcheront de suivre une ligne droite. L'Authie passée, nous hissons la voile.

Minuit, deuxième alerte.

Alors que la mer devient houleuse une vedette se dirige vers nous. Les voiles sont abattues. Un projecteur s'allume, cherche, ne nous trouve pas car les vagues sont assez hautes pour nous cacher et nous inonder par la même occasion. La vedette s'éloigne, nous devons vider l'eau ce qui ralentit notre avance. Nous n'osons hisser à nouveau la voile et l'autre canoë nous suit avec peine car il y manque une paire de bras. En outre, le courant s'est renversé et nous luttons contre lui, tant et si bien qu'à 7 heures au lever du jour, Boulogne s'estompé à l'horizon.

7 heures, je vire à l'ouest, hisse la voile et remorquant le canoë de Reynold, nous filons vent arrière rapidement pendant que le courant ne se fait pas sentir, mais bientôt un avion se fait entendre et nous force à rentrer les voiles, il passe et nous continuons dans la même direction tandis que le courant nous fait dériver vers le nord comme prévu mais avec 3 heures de retard, nous devrions voir l'Angleterre et aborder à marée montante.

Midi. Terre !

« On dirait la côte française » me disent les autres. L'examen de la boussole prouve qu'il n'en est rien mais nous approchons rapidement car la mer est étale et je sais déjà que nous n'arriverons pas. La mer commence à descendre, le vent remonte au nord, nous sommes épuisés, les vagues sont plus fortes ; la côte est si près qu'on distingue parfaitement les maisons mais les éléments sont contre nous et nous sommes emportés vers le large.

Je veux faire route à l'ouest pour rattraper la pointe de Beachy Head, mais cette plage de sable si près au nord est plus tentante que la falaise là-bas à l'horizon et mes coéquipiers veulent faire face au vent et à la mer coûte que coûte, jusqu'à ce qu'épuisés nous nous laissions aller.

Pendant deux heures, nous luttons à tout prix, jetons les vivres, le fusil, les cartouches... une voile par-dessus bord. Cependant nous ne pouvons avancer. Après deux heures de lutte, épuisés, nous décidons d'essayer de dévier sur notre gauche où semble se dessiner une baie.

17 heures.

Toujours anéantis, dérivant le long de la côte mais fort loin, nous sommes survolés par un avion anglais, un Spitfire, qui passe à quelques mètres de nous ; du secours va arriver, nous reprenons courage et cette fois, nous allons à l'ouest en prenant le courant de côté. La mer est de pire en pire et nous vidons l'eau sans arrêt.

18 heures.

Une vedette vient vers nous puis fait demi-tour malgré nos signaux puis un bateau débouche de derrière la pointe où je veux aller. Lui aussi fait demi-tour. Le moral est très bas. La nuit tombe, sur une étoile nous regardons la direction. Trois, dix étoiles scintillent;

Traversée de la Manche récit de pierre LAVOIX (publié dans le journal *Le Marin* en mai 2000)

Exténués, nous amarrons les deux canoës l'un à l'autre. Nous nous allongeons dans le fond et sombrons dans le néant au bruit du clapotis des flots. Reynold et moi veillons à faire face aux vagues; les autres dorment. Lorsqu'ils s'éveillent reposés et encore en vie, le courage renaît et nous dormons à notre tour. Bientôt la mer se calme.

Minuit.

Soudain un cri.

Christian me réveille brusquement. Des projecteurs de DCA fusent dans le ciel. S'il y a projecteurs, il y a terre. En un tournemain, les canoës sont désamarrés. Le courant est favorable. Nous repartons à la pagaie avec autant d'ardeur qu'en quittant Fort Mahon. En cours de route, nous avons fait passer Christian dans le canoë de Reynold qui file devant moi. Soudain, il crie "casse-cou!". Il se trouve au milieu de rochers...

3 heures

(environ, car le réveil matin s'est arrêté sous l'action des paquets d'eau). Nous sommes au pied des falaises d'Eastbourne et avançons avec prudence parmi les rochers puis débarquons avec de l'eau à mi-jambe faute de pouvoir aller plus loin ; mais, épuisés, trempés, grelottants, nous ne pouvons tenir sur nos jambes inactives depuis 30 heures et nous nous traînons jusqu'aux galets. Nous avons parcouru 150 km.

Après avoir croqué quelques provisions auxquelles nous n'avions pas touché de toute la traversée, nous reprenons assez de forces pour appeler sans succès, faire des signaux de nos lampes puis aller rechercher les canoës dont celui de Reynold qui s'était brisé sur les rochers. Après avoir tordu nos vêtements, nous nous endormons jusqu'à 8-9 heures. Quand nous nous réveillons la mer est là, toute proche...

De la falaise qui est très haute, descend un filet d'eau, se rappelait Pierre Lavoix. Enfin nous nous désaltérons. Nos tenues sont bien piteuses. Au loin, un petit casino sur pilotis: une ville. Nous n'en croyons pas nos yeux. Allons-nous faire une entrée triomphale en canoë dans le pays? Reynold et moi tenons à monter en canot pour gagner le port; après avoir abandonné le second canot éventré, nous reprenons la mer,

arborant fièrement un pavillon français.

Pendant ce temps, les trois autres gagnent à pied les premières maisons à 100 mètres de là et font téléphoner à la police, par des ouvriers de rencontre. À l'arrivée du car de police, la défense côtière nous découvre et nous menace de ses fusils. Nous abordons et recevons un accueil enthousiaste; on nous héberge au poste et nous bourre de friandises.

Le lendemain 18 septembre, nous sommes conduits à Londres pour subir de nombreux interrogatoires. Nous sommes conduits dans les bureaux de l'Intelligence Service. Là, tout fiers, nous signalons les emplacements de tous les ouvrages de la défense allemande que nous connaissons. C'est ainsi que nous constatons avec plaisir que nos nouvelles, vieilles de 30 heures, nos nouvelles de gosses, intéressent prodigieusement tous ces messieurs.

D'entrée nous pouvons dire que nous avons servi....

Nous rencontrons de nombreux Belges et Hollandais, voire Norvégiens qui ont accompli le même exploit; certains ont eu la chance d'être recueillis par des navires anglais à mi-route, beaucoup ont été mitraillés par des avions allemands et ont laissé de nombreux morts en route. Souvent aussi ils ont rencontré des embarcations chavirées, criblées de balles et sans survivants. De Français, point. Sommes-nous les seuls ?

Le dimanche nous sommes reçus au QG du général De Gaulle et prenons contact avec les premiers Français. Le lendemain, on nous annonce que nous allons voir un important personnage britannique. Quelle n'est pas notre surprise d'être reçus au cours d'une grande réception par le Premier ministre, Winston Churchill. Je déplore de n'avoir pas, comme les autres, emporté un costume convenable..."

Voilà le visage de la vraie France», dit M. Churchill. Lui aussi, en un français pénible mais correct, nous interroge sur la France. Puis c'est au tour de Madame Churchill. On nous fait même visiter la salle du conseil des ministres. C'était le 22 septembre 1941, au 10, Downing Street.

Puis on nous envoie dans une maison de repos et Christian et moi, qui avons en poche nos convocations pour le baccalauréat, sommes

Traversée de la Manche récit de pierre LAVOIX **(publié dans le journal *Le Marin* en mai 2000)**

admis à nous présenter à la session du lycée français de Londres où nous nous en tirons honorablement bien que n'ayant pu travailler cet examen depuis un mois.

Au début d'octobre, nous nous séparons définitivement. Les quatre autres entrent à l'école des cadets, moi à Navale. J'y tombe, jeune bachelier parmi des aspirants de la marine marchande qui avaient déjà de nombreuses connaissances maritimes et pourtant je me maintiens, subissant avec succès tous les examens de fin de mois. Cependant, vu mon âge et mon inexpérience, le commandant tient à me faire refaire une session de huit mois. Je m'y refuse et demande à embarquer sur une unité combattante ; je participerai pendant huit mois aux convois d'Atlantique nord à bord de la *Roselys* comme simple matelot. (M. Lavoix se retrouve ensuite sur la frégate *La Découverte* et participe à de nombreuses patrouilles le long des côtes de France et d'Afrique du Nord il connaît le débarquement de Normandie, la prise du Havre, de l'île de Ré, Royan, Saint-Nazaire... Son frère Jean-Paul se distingue au cours du débarquement en Normandie. Christian et Guy Richard effectuent la campagne d'Italie ; quant à Reynold Lefebvre, nommé sous-lieutenant, il tombera à 20 ans au champ d'honneur, devant Strasbourg libéré, en protégeant le repli de ses hommes lors de la contre-attaque allemande).